

Le Sursaut

La CIA dans le rétroviseur

Roman

Michel N. Christophe

ProficiencyPlus
Copyright © 2022 Michel N. Christophe
Droits réservés
ISBN-13 : 979-10-359-5351-5

À tous les nuisibles professionnels

Comme d'habitude, ma routine matinale est mouvementée. Je quitte à nouveau mon appartement sans prendre de petit-déjeuner. Pas le temps. J'aimerais éviter d'accélérer sur le périphérique et arriver à l'heure au campus pour le cours que je suis censé donner à huit heures. Combien de temps, encore, vais-je continuer comme ça sans prendre une contravention pour excès de vitesse ? Je n'en ai aucune idée ! Les choses arrivent, je les subis comme si je n'ai aucune emprise sur elles.

Le matin du 11 septembre 2001, j'arpente le sol de la salle de classe juste en dehors de Baltimore, n'établissant de contact visuel avec personne, je suis en pleine conférence lorsqu'alarmé, un étudiant se précipite au-devant de la classe, et allume le téléviseur fixé au mur sans demander la permission. Les images des malheureux sautant par des fenêtres vers une mort certaine sont choquantes. Mon corps se fige et reçoit comme une gifle le chaos spontané et la cacophonie de sonneries de téléphone et de cris qui éclatent. En quelques secondes, les étudiants se précipitent vers la porte. J'ai l'impression d'avoir déjà vu cette scène. Mon sentiment aigu de vacuité liée à une absence totale d'objectif s'évapore. Indigné, à ce moment précis, je formule le vœu pieux de rejoindre la lutte contre le terrorisme. Il n'y a pas de meilleure façon, pour moi, de reprendre le contrôle de ma vie et d'y restaurer la certitude. Je m'engage à mettre mes talents au service de ce nouvel objectif.

Aider des étudiants privilégiés, talentueux, et motivés, ne me procure aucune stimulation intellectuelle. Je m'ennuie. Aussi compétitifs soient-ils, ils n'ont pas besoin de moi pour tracer leur

chemin dans la vie. Même un mauvais professeur ne pourrait pas les empêcher d'obtenir de bonnes notes. Je me languis, j'ai besoin de sentir que moi aussi, j'évolue, que je fais une différence. J'ai hâte d'être absorbé par des activités excitantes et enrichissantes. J'aspire à davantage d'autonomie pour choisir moi-même comment canaliser mon trop-plein d'énergie ; à davantage de pouvoirs aussi, pour faire bouger les choses ; à un statut ; et à de la reconnaissance, même discrète, pour un travail bien fait. En fait, j'ai besoin d'un projet ambitieux. L'exaltation me procure un sentiment de plénitude. Voilà, je suis nécessaire.

Tôt ce soir-là, le téléphone sonne. C'est Shera.

— Bonsoir Monsieur. Shera à l'appareil.

Il n'y a pas si longtemps, elle était étudiante dans ma classe ; depuis, elle est devenue une avocate renommée. Adolescente, avant de rejoindre l'université, la dépendance de sa mère au crack les avait toutes deux conduites dans un refuge pour sans-abri. À l'école, la jeune fille avait mis les bouchées doubles pour s'en sortir. Toujours préparée, elle ne se plaignait jamais, et mettait un point d'honneur à briller en classe. Je me reconnaissais en elle, lui faisais confiance et croyais en ses capacités. L'éducation peut devenir une source de transformation radicale entre les mains de personnes bienveillantes. Les gens comme Shera sont la raison pour laquelle je suis devenu enseignant.

— Bonsoir, Shera. Ravi d'entendre ta voix. Ça fait un bail.

Une de mes meilleures étudiantes, c'est avec plaisir que je lui avais rédigé une lettre de recommandation pour la faculté de droit.

— J'appelle à un mauvais moment ? Nous pouvons parler ?

— Absolument. Pas de problème.

— Avez-vous repensé à ce dont nous avons discuté la dernière fois ? Mon frère dit que...

— Oh oui. Eh bien, cette fois, je vais accepter son offre. J'ai juste besoin de me vider la tête, de réfléchir à comment procéder.

— Oh, excellente nouvelle. Rappelez-vous, vous serez heureux là-bas. Vous ferez quelque chose d'utile qui compte vraiment pour beaucoup plus de monde. Je dois lui parler. Puis-je lui transmettre votre numéro ? Je file.

— Oui, pas de problème. Mais pas de précipitation. Je ne sais pas encore si...

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur. Ça va aller. Prenez soin de vous. Il faut que je l'appelle.

Shera voulait aider son frère, un recruteur pour une des seize agences de renseignement du gouvernement. Il avait du mal à trouver de bons linguistes capables d'obtenir une *security clearance*, une habilitation de sécurité top secret.

L'office de recrutement m'appela deux fois avant que je ne prenne enfin le temps de déposer ma candidature. Un an après, en octobre 2002, pendant les vingt-trois jours de terreur que des tireurs embusqués infligèrent à la région de Washington, DC, je m'aventurais à l'extérieur comme un inconscient pour me soumettre à une série d'entretiens et de tests psychologiques dans des bâtiments aux alentours de la ville. C'est en courant que je rentrais dans ma voiture à chaque fois, et à toute vitesse que je rentrais à la maison pour éviter de me faire tirer dessus. La dernière chose que je voulais était de me retrouver à la télé aux nouvelles du soir comme une autre victime dont on discutait. La tuerie organisée dans la zone métropolitaine se termina avec dix morts et trois blessés graves.

Je me suis souvent senti impuissant. La peur n'est rien de nouveau. C'est une vieille amie. Des attaques terroristes avaient tourmenté mon enfance. Des bombes laissées dans des poubelles dans la rue, sur des quais de métro, dans des zones commerçantes, des restaurants et des postes de police avaient ébranlé tout semblant de paix et de sécurité dans ma jeunesse. Un jour à la sortie du métro Nation, je suis tombé nez à nez avec cinq braqueurs de banque lourdement armés prenant la fuite à pied, chargés de leur butin. Les séparatistes corses, basques, les indépendantistes de mon île, les

extrémistes de droite comme de gauche, ainsi que les activistes pro-palestiniens étaient hyperactifs pendant mon enfance.

L'examen de l'agence gouvernementale mené dans mon français maternel est le plus difficile que je n'aie jamais passé. Deux femmes âgées me mitraillent de questions-chocs avec l'intention affichée de me déstabiliser. Français sur le papier, je suis né en Guadeloupe, dans la Caraïbe. Emmené en France à l'âge de deux ans, comme beaucoup d'autres, j'ai fait des allers-retours, tous les deux ou trois ans, entre les Antilles et l'Europe au long de mon enfance.

Dans la section écrite de l'examen, je réponds à une série de questions sans fil conducteur évident. Ensuite, c'est au tour de l'évaluation psychologique. Elle est longue et sans intérêt, comme toutes les évaluations de ce genre, d'ailleurs. Le psychologue, un septuagénaire pâle et échevelé, refuse de serrer ma main. Il me fait penser à un malade mental. La grosse tache de café sur sa chemise blanche me fait rigoler. Il a bien plus besoin que moi des services qu'il propose. Je termine dans une salle sombre, assis dans un fauteuil bizarre près d'un miroir sans tain devant un polygraphe. Un homme dénué de charme, dont le visage ne trahit aucune émotion me place des électrodes sur la poitrine et sur les bras, puis commence à me poser des questions incongrues sur ma vie sexuelle. Il s'exprime machinalement.

Tout cela est très amusant. Je m'éclate. A-t-il besoin de conseils ? Il veut connaître le nombre de femmes avec lesquelles j'ai couché, comment je dépense mon argent, le type de personnes que je fréquente, et les quantités d'alcool et de drogue que je consomme. Que c'est lourd ! Son ton monocorde rend la séance longue et fastidieuse. À deux reprises, je m'endors. Agacé, cherchant à rester éveillé, à pimenter les choses, et surtout à encore m'amuser un peu à ses dépens, je révèle que j'ai fumé des joints dans mon adolescence. L'homme ne bronche pas. Ne m'a-t-il pas entendu ? S'en fout-il ? À la fin de la séance, je quitte la pièce, vidé de toute mon énergie, et

irrité de m'être soumis à un interrogatoire ridicule. Je n'ai plus rien à cirer de ce boulot-là. Il ne m'intéresse plus.

Le frère de Shera a fait de moi la cible d'une mauvaise plaisanterie. Il m'avait pourtant assuré que le gouvernement avait désespérément besoin de personnes qui maîtrisent des langues étrangères. J'en parle trois couramment. Ma double nationalité, serait-elle le problème ? Pourquoi ai-je accepté de m'embarquer là-dedans ? Je devais faire mon deuil de cette expérience saugrenue comme s'il s'était agi d'un bad trip, et désespérais malgré tout d'entendre un jour parler du recruteur.

Une éternité passa. Pour être précis, près de deux ans plus tard, deux mois avant ce qui aurait été l'anniversaire de la séance de polygraphe, je reçois une offre d'emploi officielle du gouvernement par la poste. Un immense soulagement mêlé à du ressentiment m'envahit. L'attente, et le sentiment de m'être fait berner, m'avaient tellement ébranlé que j'avais pris la peine d'aller consulter un psy. Quelles montagnes russes ! Quel délire ! Je renonce à mes grandes vacances et commence à travailler pour le gouvernement à la mi-juillet 2003, quelques semaines plus tard. Pratiquement, deux longues années se sont écoulées entre le moment où j'ai postulé et mon premier jour de travail. Mince alors ! Dans quoi suis-je venu me fourrer ? Ça doit être un sacré boulot !

J'ouvre lentement les yeux, plus tôt que d'habitude. Ils semblent collés. La sonnerie m'agace. Il est cinq heures du matin. Je veux balancer mon fichu réveil contre le mur. Je ne suis pas seul, ma petite amie est là. Pas du tout matinal, je m'étire et prends mon temps comme d'habitude avant de sortir du lit.

Hier soir, j'ai tenu à avoir une conversation avec Barbara, une belle noire à la Tika Sumpter. Une femme parfaite, et guillerette de cinquante ans qui ne fait pas son âge. J'en ai trente. Nous nous sommes rencontrés deux ans plus tôt à l'extérieur de Baltimore, sur le campus de l'université de Towson dont elle est la doyenne. Sa tenue impeccable, et son port digne, tentaient de dissimuler un corps ferme, plantureux, et des fesses rondes. Sa peau brune, et ses pommettes saillantes ont immédiatement attiré mon attention.

Je m'appelle Antoine. Je suis son « toutou » préféré. Tantôt repoussant, tantôt attirant. Mon côté mâle alpha protecteur la rassure. Quand tout se passe bien, je suis son petit caniche français, dit-elle. Je ne lui en veux pas. Elle, c'est un cougar déchaîné. Elle sait me recadrer.

— Je voudrais faire une pause dans la relation. La différence d'âge entre nous est trop grande. Que penserait ma mère, si elle l'apprenait ? De plus, je vais bientôt partir m'installer en Virginie, loin du Maryland, pour commencer une nouvelle vie dans laquelle il n'y aura plus de place pour les distractions. Bien sûr, elle m'a été d'un grand secours, a compté dans ma vie, et m'a redonné le mojo. Il me faut faire le point ; voir autre chose, explorer les méandres de mon âme.

Légèrement penchée en avant, elle plisse les yeux pour m'écouter attentivement, sans passion, on dirait. Je transpire. Elle m'interroge,

pose beaucoup de questions de toutes sortes, mais garde ses pensées pour elle-même. Elle me met à mal. Cette femme sait placer la crainte de Dieu dans mon cœur. Ce matin, au réveil, elle m'a fait un grand sourire avant de lancer : « Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Tu ne peux pas te précipiter dehors l'estomac vide. Non, très cher. Il n'en est plus question. Tant que je veillerai sur toi, cela n'arrivera pas. Je t'ai préparé un petit-déjeuner copieux. Mangeons-le au lit, mon amour. »

Gros soulagement pour moi. Ouf ! Elle est si gentille, Barbara ; remplie de grâce et de compréhension ! Elle ne cessera jamais de m'étonner. Tout ira bien, après tout. Quand je pense combien je me suis fait du souci pour rien. Je me douche lentement, avant de me presser d'atteindre le périphérique.

Le ciel est dégagé. Dans un trafic modéré, sur l'autoroute, il me faudra plus de deux heures pour arriver à mon nouveau bureau. Je ne peux réprimer ma joie. La tête haute, remplie d'espoir, je chante tout le long du trajet. Je suis heureux. Ma nouvelle vie s'annonce merveilleuse. Enfin, mon premier jour dans un bureau du gouvernement !

Serait-ce l'excitation ? Les spasmes de mes intestins me font atrocement mal. Je ne suis pas certain de la cause de l'indigestion, je dois serrer les fesses. Mes sourires forcés ressemblent plus à des grimaces le premier jour. À me voir courir comme ça, que diront mes nouveaux collègues ? Je passe trop de temps, le pantalon baissé assis sur un water. J'y retourne toutes les heures et le connais mieux maintenant que mon propre bureau. Sacrée Barbara ! Je ne doute pas qu'elle y est pour quelque chose.

Le département de langues de l'université pour fonctionnaires ressemble à une mini-Organisation des Nations Unies, vingt-cinq langues y sont représentées. Mais ici, la mission est de doter chaque officier traitant et chaque analyste du savoir-faire et de l'agilité linguistique nécessaires pour promouvoir les intérêts de l'Amérique dans le monde. Une ribambelle de cubicules identiques de deux

mètres de haut domine un vaste espace compartimenté, sillonné de ruelles étroites. Chaque cluster accueille un groupe linguistique distinct.

Pour se rendre indispensables, les formateurs en langues étrangères se tiennent au courant de l'actualité et des derniers scoops ; ils réapprennent leur histoire nationale, et ils s'intéressent aux tendances culturelles, aux modes de pensée dominants, et aux perspectives populaires dans leurs pays d'origine. Cinq heures par jour, et cinq jours par semaine, toute l'année, une cinquantaine de linguistes dispensent des formations à la demande, en individuel et en petits groupes de cinq. Pendant deux heures, chaque jour, ils font passer des tests de compétences dans les langues les plus prisées du Globe, et occupent le reste de la journée, à la préparation de cours, à la traduction ou à l'interprétation, selon les besoins du moment.

Rien n'est laissé au hasard. Il est hors de question d'enseigner la littérature. Celle-ci détournerait l'attention des affaires pratiques et terre-à-terre du gouvernement. Les étudiants réclament par-dessus tout, la terminologie de la guerre. C'est ce qui se discute le plus en ce moment. Ils doivent pouvoir user des compétences acquises et de leur charme naturel pour peser dans les discussions avec leurs homologues étrangers. S'ils n'arrivent pas à développer cette aisance dans la langue cible, alors, gare à notre réputation. La formation passe pour un désastre et l'université se fait bouder.

Chaque formateur reproduit les stéréotypes pour lesquels sa culture est connue. En période de crise, il se transforme en consultant régional, se prévalant d'une perspective plus englobante que celle des analystes sur les questions politiques et la culture locale. Chacun reproduit les défis culturels auxquels les diplomates américains devraient s'attendre avec les ressortissants de leurs pays d'origine. Maintenir l'étrangeté s'avère rentable.

Des citoyens américains naturalisés, pour la plupart, les linguistes prennent grand soin de ne pas effaroucher les natifs. Pourtant tous américains et égaux devant la loi, un patriotisme exacerbé aidant,

ceux dont la seule distinction est d'être nés sur le sol américain tolèrent avec peine ceux qui sont nés à l'étranger. Nous faisons attention à notre élocution. L'ancienne génération, moins à l'aise avec la langue anglaise, a appris à ne pas attirer l'attention sur elle-même. Un plouc pourrait s'opposer tapageusement à leur inclusion. Tyrannique, la langue maternelle qui leur permet de gagner leur pain ralentit la maîtrise de concepts difficiles en anglais, ainsi que leur intégration dans la population générale.

Éloignée des salles de formation, séparée par un long couloir et des portes massives, une chambre forte sert de bureau principal aux formateurs. Les visiteurs sonnent avant de pénétrer la forteresse. Des caméras cachées dans toutes les salles nous tiennent sur nos gardes à tout bout de champ. L'usage du téléphone fixe et des ordinateurs est strictement contrôlé, et nos frappes sont enregistrées. Nos portables, eux, restent dans nos boîtes à gants, éteints dans la voiture, toute la journée. Nous sommes sur le qui-vive en permanence, c'est épuisant ! Après trois mois, la liberté individuelle ne figure plus dans mon vocabulaire, et la paranoïa s'invite dans ma vie à temps complet.

Avant de prendre sa retraite, une enseignante d'origine française avec laquelle j'aime papoter, me convainc, que les événements de la vie réelle suscitent un plus vif intérêt chez les apprenants que des situations fictives inventées à leur intention lors de la conception d'un cours. Des matériaux authentiques de la vie réelle doivent être inclus systématiquement dans la leçon dès le départ. Elle aidait un étudiant d'âge mûr à apprendre le français, et s'attendait à ce qu'il travaille seul chaque jour pendant trois heures après les cours comme convenu. L'excellent manuel rempli de dessins et d'explications qu'elle avait choisi pour la classe était censé être facile à suivre.

Malgré tout, l'étudiant semblait s'ennuyer, il ne s'intéressait pas au matériel, et il n'apprenait pas aussi vite que ses camarades de classe. Elle ne parvenait pas à créer une connexion avec lui, et se demandait si un manque de motivation n'était pas à l'origine de la situation. Si un apprenant n'était pas attentif, il ne pourrait ni changer ni s'améliorer. Un jour, pour s'amuser, elle amena un article de journal en classe, et alors tout changea.

Auparavant réticent, l'étudiant s'empressa de déchiffrer une histoire qui lui semblait pertinente. Il commença, à l'aide d'un dictionnaire et d'un livre de grammaire, à travailler assidûment, et à poser un grand nombre de questions pertinentes. La formatrice s'en trouva désemparée. La nouvelle dynamique l'obligea à s'adapter et à jouer le rôle d'une accompagnatrice. Elle peina à garder le contrôle de l'instruction. Puis l'apprenant se lança dans une discussion laborieuse, mais marquante par sa ténacité, sur le sujet de l'article. Son froncement de sourcils habituel fit place à un large sourire. L'expérience fournit à la formatrice l'ouverture qu'elle avait recherchée.

À mon retour en classe, ayant pris l'histoire à cœur, je fis de l'utilisation de matériaux stimulants et authentiques un élément clé de mon enseignement ; et systématiquement, mes étudiants travaillèrent sur des activités qu'ils trouvaient pertinentes. Le succès que je connaissais alors incita Léa, une manager scandinave, à me sélectionner pour donner une présentation lors d'une conférence intergouvernementale. Les meilleures pratiques devaient être proposées au plus grand nombre. C'est dans ce même esprit que la retraite m'avait livré ses pensées. Les causes de l'engouement des apprenants pour ma formation devaient être connues de tous. Léa souhaitait voir une ébauche de la présentation que j'allais faire : *l'engagement à travers des matériaux authentiques pour un apprentissage de qualité.*

À chaque étape de ma préparation, Léa m'ordonna de changer la couleur et la police du texte de mon brouillon, un mot ici, la ponctuation, là... Une suggestion devint vite une obligation, puis un diktat. Elle édita et réorganisa mes pensées, négligeant de s'enquérir de ce qui les avait motivées. Bien que je ne sois pas d'accord, je m'exécutais et lui montrais les foutus changements qu'elle exigeait à dix occasions. Chaque fois qu'elle rotait, elle s'attendait à ce que je saute et m'exécute. Chacune de ses flatulences requérait de moi le garde-à-vous.

La danse interminable qu'elle m'imposait cessa très vite de faire sens. Cette femme avait un problème, et moi aussi, du coup, pour accepter de me laisser mener en bateau de la sorte. Je ne m'amusais plus. Agacé, la veille de la présentation, je décidais de ne plus me soumettre à sa tentative de contrôle, et de ne pas lui montrer le dernier changement de police qu'elle m'avait demandé. Après tout, c'est moi qui allais parler à l'assemblée à partir de notes qu'elle ne verrait pas. Pourquoi se souciait-elle autant de ce à quoi elles ressemblaient ?

À l'heure pile, je commence à m'adresser à une salle de conférence bondée de personnes aussi anxieuses que moi. Il doit y en avoir au moins trois cents. Plus aucune chaise de libre ; les gens s'appuient contre les murs ou s'assoient par terre. Ils semblent très réactifs. Que demander de plus ? Une personne quitte la salle au début de la présentation. Un homme grisonnant de courte taille. Je me souviens de lui. J'avais refusé le poste à temps partiel, mal payé, qu'il m'avait proposé sur son campus huppé de Charles Street, à Baltimore. Il doit lui être insupportable de me voir là à présent, en train de lui faire la leçon !

La seconde où je vois sortir cet exploiteur, la directrice du département de langue de mon Agence dévale dans la salle de conférence heurtant une personne assise en tailleur à même le sol. Dans son dos, au bureau, les Sino-Américains la surnomment, dragon-lady. Elle a l'air énervé, et se plante face à moi les jambes écartées, les bras croisés, bloquant la ligne de mire d'une dizaine de personnes, à la manière rigide d'un samouraï. Elle méprise, quiconque défie l'autorité. En ignorant la dernière volonté de Léa, j'ai donné un coup de pied à sa fourmilière.

Résistant à l'envie de me recroqueviller, de disparaître dans la masse, je poursuis ma présentation sans sourciller. La marâtre plisse les yeux, me fixe du regard comme si elle visait avant de lancer des fléchettes. Aïe. Ça fait mal. Cinquante minutes plus tard, je termine la présentation sous un tonnerre d'applaudissements. Avant que le bruit ne s'estompe, vexée, elle se faufile hors de la salle. En dépit de l'approbation de l'assemblée, et de ses requêtes de prise de contact pour une discussion approfondie en tête-à-tête, à cause de la police que j'ai utilisée pour affirmer mon autonomie, je sais, bien sûr, que j'ai perdu la faveur de ma hiérarchie. Je reste serein, tout de même !

Leïla est une bonne prof. Une femme fine, menue, d'allure nordique, à la peau translucide, elle ressemble à une version miniature d'Uma Thurman. Chaque fois que je la vois, des sourires de joie tamisés se déclenchent spontanément en moi. Travailler avec elle est un régal. Nous avons commencé le même jour ; mangeons souvent ensemble ; savourons les mêmes blagues ; et nous nous entraïdons aussi. Entre petits nouveaux, c'est normal. Nous partageons une amitié bourgeonnante, et des astuces pour mieux faire notre boulot. Nous sommes si souvent vus ensemble, que les mégères jasant beaucoup déjà.

Ici, dans les locaux du gouvernement, une mine grave est de rigueur. Il faut rester de marbre. La mission le requiert. Notre fonds de commerce est le secret, le danger, et la mort, après tout. Leïla aime la vie, plus que la moyenne des empotés qui nous entourent. Généralement gauche dans les situations sociales, elle ne se sent à l'aise qu'avec ceux qu'elle connaît, et pourtant, elle vient de se lier d'amitié avec quelques personnes de couleur dans le bâtiment. De quoi alimenter encore plus les rumeurs. Les médisants sont d'avis que son affinité pour les Noirs n'est liée qu'à une perversion. Un attrait démesuré pour la sensualité. « Les gens sont trop cyniques », me dit-elle. « Ils ne comprendront jamais. »

Il n'aura pas fallu de beaucoup de temps ! Malgré la bonne compagnie que j'entretiens, je ressens un malaise dans cet environnement fermé. Mes rencontres avec la hiérarchie me semblent précipitées, de plus en plus brusques et invalidantes. Au premier abord, seulement, pourtant bienveillante, je remarque qu'elle ne prend plus de gant ni avec les femmes ni avec les minorités, et devient, progressivement sévère et discourtoise. C'est étrange ! Seuls les quelques hommes blancs reçoivent un peu

d'égard. Mais, de peur d'être perçu comme un problème, il ne faut pas en faire état à voix haute. Je me demande parfois si l'inconfort que l'on intériorise n'en serait pas pour quelque chose. En développant un doute, n'appelons-nous pas les mauvais traitements ? Ne signalons-nous pas un complexe ? La tentation de blâmer la victime est grande, tant d'efforts sont déjà faits pour nous minimiser, que la responsabilité du problème n'est plus un mystère.

Tout cela reste subtil ! On ne sait jamais exactement quand on sort des petits papiers des chefs, sauf dans mon cas. On déclare à présent que j'ai un problème avec l'autorité. Parce que juste avant la conférence, j'ai renoncé aux dernières vérifications avec Léa, on fait de moi une personne à problèmes. Ce qu'on dit a des conséquences. J'aimerais qu'on arrête de répéter ces âneries, alors que le seul problème que j'ai est seulement avec l'autorité dont Léa a abusé. Je dois être un bon à rien, un anarchiste, dit-on à qui veut l'entendre. L'insistance de la hiérarchie à pointer du doigt ce qu'elle juge répréhensible chez les collaborateurs, à rabâcher les défauts de caractère qu'elle suppose chez chacun, pousse mes pairs et moi à perdre notre détermination à faire pour le mieux, amenuise notre concentration, et nous contraint à nous replier sur nous-mêmes. La porte d'accueil s'est refermée. Personne n'est plus le bienvenu ici. Nous sommes les ennemis de l'intérieur à présent. La paranoïa occupe le terrain de plein pied.

Ça fait seulement six mois que je suis là. Ma lune de miel est terminée ; le silence autour de moi se fait inquiétant au bureau, voire oppressant. Je demande le divorce. C'est insidieux ! Nos supérieurs nous mentent en pleine face à présent et avec régularité. Ils trichent aussi. Et lorsque nous les démasquons, ils se confondent en justifications spécieuses, puis finissent par répéter comme s'ils étaient à la confesse : « C'est la culture, vous le savez bien. »

Nous, le troupeau, sommes dépités dans l'environnement factice qu'ils créent. L'entrain, des premiers jours a disparu. Je n'accélère plus sur l'autoroute comme je le faisais avant, et je traîne les pieds pour me rendre au bureau. Je redoute maintenant tout type

d'interaction avec ces personnes aigries, et inauthentiques. Les croiser dans les couloirs, tomber nez à nez avec eux dans l'ascenseur, quel horrible calvaire ! Il me faut faire un effort, ouvrir la bouche, et esquisser des grimaces surtout. Tout cela semble au-dessus de mes forces à présent.

Je suis mécontent et ne pense plus qu'à une chose : comment quitter cette plantation ? Quel autre nom puis-je donner à cette fosse septique ? « L'Agence a dépensé des sommes astronomiques pour te trouver et te recruter. Tu n'es pas Monsieur tout le monde ! Tu possèdes à la pelle des talents essentiels à sa mission, tu fais partie des rares personnes aptes à obtenir une habilitation de sécurité à un niveau élevé, » me dit-on aux ressources humaines pour m'encourager à rester. Les processus de vérification et d'intégration du nouveau personnel sont complexes. Je sais que ça ne sera pas facile ! La CIA, ou comme on dit ici, l'Agence, n'est qu'une autre plantation des temps modernes, l'histoire y est restée figée. L'idée de rembourser des primes à l'embauche juteuses me paraît décourageante. Il faut des années pour transformer un linguiste en formateur spécialisé, efficace et polyvalent au sein du gouvernement, un professionnel capable d'optimiser la réussite des opérations les plus secrètes sur le terrain. La vie et la mort du personnel sont dans la balance.

Le soir, une plantation de champignons envahit mes cauchemars. C'est devenu une obsession. Les champignons évoquent la moisissure et la saleté. Ils poussent dans des endroits sombres et humides ; ils se nourrissent de fumier et de pourriture. Avec les bactéries, ils jouent un rôle crucial dans la décomposition de la matière organique. Mes collègues et moi sommes traités comme des champignons. Maintenus dans l'obscurité et recouverts d'excréments, nous sommes des champignons. La puanteur affecte nos sentiments. On cherche à nous émouvoir pour mieux nous dominer.